

## **Weltanschauung et fétichisme**

Marie-Jeanne GÉRARD-  
SEGERS

(57)L'exposé qui suit intervient dans le cadre d'une journée de travail consacrée au thème : « La psychanalyse est-elle une Weltanschauung ? ». Le thème que j'ai choisi résulte d'une part du fait que la théorie psychanalytique peut jouer le rôle d'un objet fétiche et en posséder les propriétés. Encore faut-il préciser ce que cela signifie. Dans ma pratique clinique d'autre part, un cas de fétichisme m'a trouvée perplexe ; ce que j'avais à ma disposition dans la clinique et dans la littérature psychanalytique me paraissait incomplet et insuffisant ou au contraire trop complet et fermé pour rendre compte de ce que la composante sexuelle du cas n'était pas du tout ce qui était dominant dans le tableau clinique, même si elle était spectaculaire, mais ne venait au contraire que conforter un trait plus général, le désaveu de certains aspects de la réalité - même dans certains cas, leur négation farouche - et une idéalisation massive au lieu de ce désaveu. Ainsi, le scénario sexuel fétichiste sur lequel met l'accent la littérature semblait passer au second plan et plutôt anecdotique, au regard de la place plus fondamentalement occupée par cette *répudiation d'une part de la réalité*, celle-ci revêtant des formes très diverses et se déplaçant sur des détails apparemment sans importance, dans le savoir, (58) dans

la connaissance, dans la pensée ; il s'agissait, en somme, d'un parti pris affirmé d'ignorance « savante », chez un sujet par ailleurs caractérisé par une culture essentiellement livresque, mais exceptionnellement vaste. Mais la sublimation est-elle déssexualisée ? Ce cas clinique apparut finalement comme celui de quelqu'un qui savait tout, « *mais quand même...* ». Les théories, d'autres penseurs, avaient ainsi pour fonction active de permettre d'ignorer quelque chose de vrai et de présent qui aurait dû être énoncé par le sujet à la première personne.

Dans ce travail de réflexion que j'entrepris, ce sont les travaux cités plus loin qui m'ont aidée, précisément parce qu'ils élargissaient l'horizon autrement limité par les lectures exclusivement psychanalytiques. Ce détour par le champ sémantique plus large du fétichisme est ce qui m'apparut nécessaire et m'a réellement aidée dans un travail de clinique psychanalytique. Les citations faites constituent des rencontres fortuites qui contribuent à rendre féconde une réflexion <sup>1</sup> qui se poursuit. Le cas clinique évoqué ne sera pas conté dans ces pages pour des raisons de discrétion. L'essentiel du travail consiste en une extension clinique de la notion de fétichisme plutôt qu'un saut d'une clinique de la sexualité à une analyse de la Culture qui ne reposerait d'ailleurs que sur une analogie. Cette dernière mérite cependant qu'on s'y attarde.

#### **« Vision du monde » et fétichisme**

Lorsqu'a été proposé le thème de ces Journées, j'ai parcouru les principales utilisations du terme de Weltanschauung, afin de pouvoir en faire de manière légitime la transposition au domaine de la psychanalyse. Le concept de Weltanschauung apparaît depuis E. Kant jusqu'aux romantiques allemands et par la suite chez W. Dilthey, K. Jaspers et E. Topitsch. On s'aperçoit ainsi que le champ sémantique du concept ramène dans la tradition philosophique à « un type d'attitude fondamentale dirigée vers la totalité du réel dans sa relation au principe d'explication et à l'homme même agent de la "vision", de façon que cette attitude détermine la position spirituelle relative à la vie, à (59)l'action et aux valeurs. La Weltanschauung donne de l'ordre à la réalité, en la regardant à partir d'une perspective d'unification de la pluralité du réel, lequel vient ainsi à être représenté comme totalité

---

1. Citation n'est pas dans le cas présent idéalisation, pas plus qu'haine ou amour, l'évidence devant être énoncée même aux plus avertis.

organique »<sup>2</sup>. Le concept de Weltanschauung a connu une extension au style d'une oeuvre, à l'univers pictural et musical d'un Rembrandt, d'un Bosch ou d'un Breugel, d'un Wagner, Mozart ou Mahler. Les Weltanschauungen se ramènent ainsi pour l'essentiel parfois au style, toujours à une entreprise de totalisation et bientôt, avec les formulations de Freud, à un aménagement totalisant de la réalité visant tout spécialement la plus grande commodité psychique. Cette commodité étant le signe qu'une économie est réalisée, quel est le prix à payer et de quelle économie s'agit-il ?

Selon les formulations freudiennes, la psychanalyse est-elle une « vision du monde » ? Pour Freud, la psychanalyse n'est pas une Weltanschauung et ne saurait l'être parce qu'il n'y a pas de totalisation du sujet à attendre de la psychanalyse ; cette dernière ramène au contraire inexorablement le sujet à sa propre division, à l'encontre de toute commodité espérée ou attendue d'une totalisation par la psychanalyse<sup>3</sup>. Peut-être la psychanalyse réside-t-elle tout entière dans ce *ne pas* vouloir être une « vision du monde », puisqu'elle se caractérise, pour reprendre les termes freudiens, par la *soumission à la vérité* et le *refus des illusions*. Toutefois, si Freud considère comme éminemment suspecte toute Weltanschauung psychanalytique, son oeuvre a, quant à elle, bel et bien servi à énoncer des « visions du monde ». Mais on s'aperçoit rapidement que ces dernières n'ont rien à voir avec l'objet de la psychanalyse ou travail sur les formations de l'inconscient, et sont même marquées par une profonde méconnaissance de cet objet. Ces Weltanschauungen sont ce qui est rassemblé sous le terme de « freudisme »<sup>4</sup> et la psychanalyse n'est pas le freudisme, pas plus que le lacanisme.

Parmi ces Weltanschauungen, P-L. Assoun cite dans son ouvrage sur le freudisme, les attributions à la psychanalyse d'un *matérialisme réducteur* (60) inspiré de Marx qui range le freudisme dans une famille idéologique, un biologisme, où le « sexuel » est érigé en valeur dominante au même titre que la vie et l'instinct.

Une « vision du monde » apparaît également dans l'interprétation de la psychanalyse comme *idéalisme des mobiles inconscients*. Les propos les plus virulents ont été

---

2. Weltanschauung, in *Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF, 1993.

3. L'exposé de Freud le plus complet sur ce sujet se trouve dans les *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*.

4. P-L. ASSOUN, *Le freudisme*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1990.

tenus en France en ce sens, Laumonier<sup>5</sup> soutenant que, en raison de la non séparation des faits et de la doctrine, on ne pourrait suivre Freud parce que ses propos sont invérifiables, mais seulement destinés à exciter la curiosité. Il s'agirait d'une « construction artificielle », d'un « cercle vicieux d'hypothèses invérifiables » ou encore d'une « religion obscurantiste »<sup>6</sup>.

L'approche de J. Hippolyte s'inscrit dans cet idéalisme, en constituant toutefois une alternative. Ce dernier voit dans la psychanalyse « de Freud » la possibilité d'une révolution dans le domaine des sciences humaines et de l'anthropologie. Il procède à une tentative de promotion de la psychanalyse vers le métaphysique, ce que Freud redoutait plus que tout puisqu'il s'agirait purement et simplement du pendant symétrique de la lecture comportementaliste anglo-saxonne.

La psychanalyse a également servi à soutenir la thèse de la *subversion des idéaux* devenant ainsi le *symptôme de la crise dans la Culture*. La psychanalyse viderait de sens les idéaux et son puissant pouvoir d'illusion viendrait du fait qu'elle ôte toute illusion. En tout état de cause, c'est de l'importance accordée à la sexualité que résulte tant le crédit que le discrédit accordé à la psychanalyse. De la remise en question des illusions par la psychanalyse vient, finalement, l'idée d'une « vision du monde » par la constitution d'une *nouvelle esthétique*, littéraire notamment avec Thomas Mann, Stefan Zweig et Romain Rolland.

Avec Lacan, un certain usage de l'oeuvre de Freud devient impossible, celui précisément qui en ferait une « vision du monde » totalisante : Lacan (61) amène au premier plan, au lieu de la réduction de la théorie freudienne à une *Weltanschauung* psychosexualiste, la spécificité du champ propre de la psychanalyse, c'est-à-dire celui de « la Chose freudienne »<sup>7</sup>, spécifiée par les contraintes propres du champ du langage et de la fonction de la parole, et sa référence au texte de Freud lui-même. La théorie de Lacan a, quant à elle, en revanche été comprise et véritablement saisie comme une « vision du monde » par certains des disciples de Lacan. Ainsi, se répète l'histoire...

Loin de vouloir entrer dans un débat philosophique, nous voulons souligner par ces considérations l'enjeu psychique des

---

5. J. LAUMONIER, *Le freudisme – Exposé et critique*, 1925, cité par P-L. Assoun, in *Le freudisme*, op. cit.

6. Ibidem.

7. J. LACAN, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 401.

« visions du monde », tant dans la définition générale qu'en donne l'Encyclopédie philosophique que dans les avatars psychanalytiques précédemment cités. L'enjeu psychique, au-delà de la question de la pertinence philosophique ou scientifique d'une « vision du monde », tend au confort intellectuel qu'offre au sujet une totalisation rationnelle qui, partagée ou imposée au plus grand nombre d'individus, sert de garantie aux certitudes, conforte les croyances et organise le refoulement dans le *bon sens* commun ; le problème commence pour la psychanalyse lorsqu'une croyance est maintenue aux dépens de la vérité. Les « visions du monde » qui résultent des oeuvres de Freud et de Lacan sont là pour en témoigner. Le « freudisme » comme le « lacanisme » sont devenus dans bien des cas étrangers à l'esprit de vérité, beaucoup plus modeste mais plus exigeant, qui animait leurs fondateurs. Ceci sans compter avec les contradictions internes que représente le dogmatisme pour la psychanalyse, alors que celle-ci évolue dans sa pratique côtoyant la division du sujet, celle du conscient et de l'inconscient, et celle non des moindres du sujet du langage. La division n'est toutefois pas le clivage ; nous reviendrons bien entendu sur ce dernier.

Or, que fait le fétichiste ? Il effectue, par la place très particulière accordée à un « objet », une économie psychique comparable à celle que réalise dans certains cas une « vision du monde » : totalisation et commodité moyennant l'ignorance d'une partie de la réalité, celle qui concerne la castration dans le cas du fétichiste, la division du sujet dans le cas du penseur moderne. L'opération n'est pas seulement une « opération psychique » qui (62) concerne la sexualité, elle a trait au phénomène de la connaissance tout entière ; c'est un rapport au monde, une « vision du monde ». On objectera ici à juste titre, qu'il n'est pas possible de se passer d'une vision cohérente du monde qui nous entoure et que l'incohérence serait elle-même signe de pathologie, que l'articulation d'un système de pensée cohérent est le fait même de la pensée, et qu'il n'y a de pensée qu'organisée, qu'elle soit scientifique ou philosophique. Dans la vie quotidienne elle-même, un individu s'oriente grâce à un système de représentations organisées qui constituent sa réalité, son monde quelles que soient les particularités de celui-ci. La structure fétichiste est donc comparable mais non identique à une « vision du monde ». C'est ce qui est sensible lorsqu'on fait retour sur la « crise » que traverse l'enfant dans sa quête d'une interprétation de la réalité sexuelle qui s'impose à lui par l'évidence de la

différence sexuelle de la petite fille. Il n'en demeure pas moins que la vision du monde « théorique » tout comme l'objet fétiche présentent l'immense confort psychique qui consiste à créer diversion pour quelque chose d'autre.

### La fonction de l'objet fétiche

Il ne s'agit pas seulement dans le fétichisme du scénario sexuel, tel qu'il est décrit par K. Kraus <sup>8</sup>, lorsqu'il disait : « *Il n'y a pas d'être plus malheureux sous le soleil qu'un fétichiste qui languit après une bottine et qui doit se contenter d'une femme entière* » <sup>9</sup>, désignant par là que pour le fétichiste, « l'objet » remplace le tout avantageusement et le déplacement de l'intérêt sexuel au seul objet partiel de la métonymie signe le fait qu'on est passé du côté de la perversion ; l'objet normal est alors présenté comme un deuil. Il ne s'agit donc pas de ce seul scénario, mais d'un phénomène qui relève de la croyance, non pas de la foi <sup>10</sup>, encore moins de l'hallucination : il s'agit d'une crise de la croyance dont la structure est décelable dans d'autres situations que celle du (63)rapport à l'objet-fétiche.

L'attribution du nom de *fétichisme* à une pratique sexuelle est récente ; c'est cependant cette dernière utilisation qui est demeurée la plus familière ; le terme est même devenu tellement freudien qu'on en a oublié l'origine. Des explorateurs ont introduit le mot *fétiche* pour désigner un objet placé dans une position énigmatique en raison du rapport particulier établi par les primitifs avec celui-ci. Ce rapport est incompréhensible à leurs yeux en raison du caractère *quelconque* de l'objet, de la *divinisation* dont il est entouré et, enfin, de l'*effacement* tout à fait paradoxal du sujet par rapport à celui-ci. Les primitifs étaient, par ailleurs, tout à fait disposés à reconnaître la nature banale, petite et insignifiante <sup>11</sup> de l'objet fétiche dans le registre de la réalité commune (un crâne, une plume, une queue de lion).

Les caractéristiques du *fétiche* primitif demeurent identiques à celles de l'objet-fétiche du pervers moderne.

---

8 Cité par P-L. ASSOUN in *Le fétichisme*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1994.

9. *Le flambeau*, 5 juin 1908, n° 256, p. 25, cité par Th. SZASZ, in *Karl Kraus et les docteurs de l'âme*, Hachette, 1985, p. 195.

10. Cette dernière s'enracine dans un rapport symbolique à l'objet, là où la croyance n'est fondée qu'imaginativement, et permet dès lors ce qu'on peut appeler un véritable engagement.

11. Cette particularité de l'objet – son insignifiance, sa modestie – se retrouve chez le fétichiste moderne et interdit dès lors toute extension hâtive du phénomène à un fonctionnement social actuellement bien davantage recherché par des sujets du côté de l'extra-ordinaire et de la brillance de l'objet.

L'objet est quelconque, mais toujours au plus près du corps, de la peau : pied, chaussure, satin, fourrure dans les cas simples. Une gaine pubienne est citée dans des cas plus complexes qui, cachant les organes génitaux et donc la différence fatale, peut signifier simultanément que la femme est châtrée, qu'elle ne l'est pas ou que l'homme l'est. Ceci représente un magnifique exemple de croyance simultanément posée et répudiée. Le déni et l'affirmation de la castration y sont représentés, dès lors, la fixité de l'objet est garantie. Voir à ce propos la mutilation des pieds de femmes en Chine qui sont ensuite vénérés comme fétiches. L'objet fétiche est entouré d'une étrange religiosité, d'une liturgie minutieusement réglée et, finalement, le sujet n'est plus qu'un appendice de l'objet. On assiste à une sorte d'écrasement du signifiant sur le signifié et une panique caractéristique intervient dans le cas de la détérioration ou de la disparition de l'objet.

Le mot « fétiche » apparaît chez les explorateurs portugais en 1757, comme un néologisme désignant *artificiel, sortilège, factice*, d'où *envoûtement, ensorcellement...* C'est autour de lui que s'organise le culte dans des (64) religions archaïques qualifiées par les informateurs d'éminemment « bizarre ». Ce talisman est destiné à produire un effet magique, surtout préservatif. Aussitôt découvert, le fétiche se trouve bientôt sous le regard incrédule des ethnologues : ils (les primitifs) sont assez insensés pour diviniser un objet... Cette pratique est à l'origine d'une série d'interrogations qui passeront des ethnologues aux philosophes. Le fétichisme serait-il un moment de la pensée humaine ? Y aurait-il une étape fétichiste de l'esprit ? Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'une religion radicalement différente d'une religion de la révélation. Si une comparaison devait être établie, on pourrait dire que l'amoureux normal est quelque peu fétichiste, mais d'une manière polythéiste - plusieurs « objets » pouvant représenter l'aimé - tandis que le fétichiste est monothéiste ; pour lui « l'objet » est absolument unique, « *toujours là prêt à l'usage* »<sup>12</sup>.

Un récent ouvrage retrace l'histoire du concept<sup>13</sup>. L'énigme du fétiche reste entière depuis les explorateurs et accompagne le mot lors de sa migration d'une discipline à une autre. Il passe ainsi successivement des informateurs aux explorateurs, ensuite aux ethnologues, puis aux philosophes,

---

12. Comme l'a très justement qualifié Lacan, le caractère rassurant de la disponibilité constante de l'objet.

13. P-L. ASSOUN, *Le fétichisme*, op.cit.

ensuite aux sexologues qui posent véritablement un acte de nomination en attribuant ce nom, pudiquement latinisé, à une perversion sexuelle. Lorsque Freud reprend le terme à la sexologie, il connaît l'usage qui précède. Il en détournera le sens, subversion et non pas révolution du sens, en le faisant entrer dans la théorie psychanalytique par l'éclairage, sans ambiguïté cette fois, d'une théorie psychique. L'énigme s'estompe, mais ne disparaît pas : il n'y a selon Freud aucune ambiguïté possible, le *fétiche* représente le *phallus*. Il n'est pas indifférent que Freud ait conservé pour titre de son bref essai de 1927 le seul terme latin *Fetichismus*. Le rapport du pervers au fétiche, tout comme le rapport du théoricien au concept, en sa version ethnologique ou sexologique, est marqué, l'énigme persistante en témoigne, par un mouvement de reconnaissance et un mouvement de répudiation de la réalité psychique en cause dans le phénomène. Peut-être s'agirait-il dans les réticences de l'observateur, de l'impossibilité du dévoilement du phallus lui-même.

(65)Le retour sur le *fétiche* primitif indique qu'il s'agit dans le rapport du sujet à l'objet-fétiche, d'un « complexe » psychique, le complexe de castration, qui dépasse largement le moment du scénario sexuel auquel est réduit de nos jours le fétichisme, même si ce scénario en constitue le noeud le plus révélateur<sup>14</sup>. Bien plus, le *fétiche primitif* constitue un trait qui fait lien social, hissé pour tout un groupe à la place d'une « vision du monde », de la même manière que l'animisme.

Quelle est la position subjective inconsciente décrite par Freud chez le futur fétichiste ? Il ne suffit pas, dit Freud, d'évoquer une réminiscence, une impression infantile associée à une grande quantité d'excitation, pour expliquer la fixation à l'objet fétiche. Il s'agirait plutôt de l'enkystement d'une position subjective, à la suite d'un véritable travail psychique. Le destin du futur fétichiste et la domination par le fétiche se joueraient entièrement en ce moment où se décide la posture du sujet inconscient quant à la castration. Ce moment, qui équivaut finalement à un véritable choix, opère non pas par le refoulement de l'impression désagréable suscitée par l'idée de la castration possible, mais par un mouvement double et simultané de déni et d'idéalisation d'un objet à la place du refoulement de la castration. Le futur fétichiste est ainsi à la fois dans la logique du refoulement et dans la logique

---

14. Ce noeud se révèle d'autant plus révélateur qu'on en prendra avec Lacan, à la suite de Freud, la portée symbolique ; celle-ci pousse dans ses derniers retranchements le peu de poids de la réalité du traumatisme de la castration au profit de l'importance de son irréalité, soit de sa portée symbolique, et la place prévalente du manque dans toute relation d'objet.



d'échapper à celui-ci.

Du fait que la castration est à la fois reconnue et déniée, un clivage apparaît chez le sujet. Un contenu psychique relatif à la castration de la mère est répudié - et non pas halluciné sur le mode psychotique - et il est remplacé par l'objet fétiche qui vient ainsi boucher un trou dans la croyance, un trou du fait de la répudiation d'un élément de la réalité, celui qui est relatif à la castration de la mère. Un objet idéal vient en réparation ; il vient indemniser le sujet pour ce qu'il y a à ses yeux de plus exécré et de plus intolérable. L'objet idéal intervient à la place de ce qui est exécré, à la place de ce qui est abject. Ceci est éclairant sur la fonction de l'objet idéal pour tout un chacun : protection, talisman, préservatif.

(66) Il est important de souligner que le fétichisme ouvre ainsi à la problématique beaucoup plus générale de la croyance. *Verleugnung* signifie que l'enfant répudie le démenti que lui inflige la réalité pour conserver la croyance en l'existence du phallus maternel, mais, il ne peut le conserver qu'au prix d'une transformation radicale. Il conserve l'objet fétiche « parce qu'elle n'en a pas ». Ainsi, une croyance peut être abandonnée, un souvenir effacé, et conservée à la fois, laissant un stigma indélébile. Il n'y a pas de refoulement de la croyance dit Freud en 1897. Il n'y a pas de croyance inconsciente, et la croyance *suppose le support de l'autre*. Ces affirmations concernent un phénomène d'une extrême banalité, tant il est familier, et simultanément d'une grande étrangeté, ce qui justifie qu'il apparaisse sans cesse nouveau et pour tout dire à certains moments ahurissant.

Ce qui précède nous a permis de comprendre le travail psychique du petit Oedipe, travail d'interprétation dans lequel s'inscrit le choix d'un destin pulsionnel et l'enkystement d'un objet-fétiche. Il n'est pas sans intérêt d'exhumer ce temps primitif où le rapport à l'objet fétiche faisait lien social. Il reste encore à développer un autre mode d'extension du fétichisme, non plus celui du pervers moderne, non pas celui du primitif, celui d'un rapport tout à fait répandu et familier à la croyance.

v

En résumé, nous avons trouvé jusqu'ici que dans le fétichisme, primitif et moderne, un objet matériel quelconque et banal remplace d'une manière exclusive, à la fois fixe et tenace, le rapport à l'autre qui est marqué du sceau de l'impossibilité. Cet « objet » divinisé constitue ainsi la réponse commode à la question du manque, du clivage, de l'étrangeté de l'autre, de

la castration, puisqu'il en constitue à la fois la re-présentation et le déni. La commodité de la position fétichiste apparaît d'emblée si l'on veut bien se rappeler que l'homme assume son identité sexuelle « *sous la menace et dans la privation* »<sup>15</sup>. Freud cite en série *l'horreur, l'effroi, l'inquiétude et la terreur* inspirés par la différence sexuelle ; en fait, cette dernière trouve son point de départ dans *la femme* et la vue des organes sexuels féminins, soit une certaine absence qu'ils offrent aux sens. Le creux s'oppose à la protubérance (67)phallique et cette négativation du positif donne tout son poids non seulement à ce que Freud a isolé comme complexe de castration, mais au signifiant phallique dans l'érection d'un monde symbolique<sup>16</sup>. A toutes ces difficultés, le fétichiste oppose la satisfaction qui résulte des facilités que lui procure l'objet fétiche. Il est rare qu'il le ressente comme un symptôme douloureux. Le fétichiste jouit au contraire de ses avantages ; le premier c'est qu'il détient à son gré le substitut du phallus (manquant de la mère) ; ensuite, il y a le fait que parce que le fétiche n'est pas reconnu par d'autres dans sa signification, il est donc facilement abordable et la satisfaction sexuelle qui lui est attachée facile à obtenir. « *Ce que les autres hommes recherchent et ce pourquoi ils doivent se donner de la peine n'exige aucun effort du fétichiste* »<sup>17</sup>. Une économie considérable se trouve ainsi réalisée quant à la rencontre du sujet avec l'altérité sexuée. Il faut pour comprendre revenir au sens du phénomène du fétichisme, avant qu'il ait été annexé, peut-être fétichisé, par la sexologie, pour ensuite reprendre le sens que Freud lui a conféré.

#### « On croyait aux masques autrefois »

Le phénomène de répudiation d'une croyance qui vient d'être décrit est à la fois d'une extrême banalité, radicalement familier, et simultanément d'une grande étrangeté, toujours nouveau et ahurissant. Dans la vie quotidienne, en effet, une mystification commune, reposant sur le support de la croyance de l'autre, se joue sous nos yeux au théâtre ou encore, elle est mise en scène avec soins et parfois dans un grand souci du détail par les parents à l'intention de leurs enfants à l'occasion de la fête de Saint-Nicolas ou celle du Père Noël. Lorsqu'un

---

15. J. LACAN, op. cit., *La signification du phallus*.

16. Dans une publication précédente – M.-J. Gérard-Segers, *Phallus, énigme de la castration et secret de la féminité* (à paraître), 1994 – nous avons témoigné d'un travail en séminaire sur ce sujet avec les références qui nous avaient à l'époque intéressées. Le présent travail en constitue la poursuite.

17. S. FREUD, *Le fétichisme* (1927), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 135.

enfant découvre la mystification, il est déçu en proportion de la confiance qu'il avait placée en ses parents. La constatation « Maman me trompe » constitue la première épreuve de répudiation à laquelle il a à faire face dans sa croyance au phallus maternel, soit la fiabilité maternelle jusque (68) à l'absolue et inconditionnelle. Dans ce cas, soit l'enfant rejette sa perception et choisit de continuer à croire en Saint-Nicolas contre l'évidence, soit il rejette la confiance absolue qu'il avait en sa mère et entreprend de s'arranger avec cette nouvelle réalité. Mais il ne faut pas sous-estimer dans l'exemple choisi, l'opération qui se joue chez les adultes eux-mêmes ; ils ne sont pas les moins concernés par la mystification. Les adultes ont, en la circonstance, reporté ou transféré sur leurs enfants, autres extérieurs et présents, la croyance qu'ils avaient été amenés à abandonner comme enfants. Ils mettent en scène dans la mystification des enfants, dont aucune culture n'est exempte, leurs propres croyances répudiées il y a longtemps, mais ainsi remises en scène, re-présentées et prolongées. Dans cet exemple tout comme au théâtre, l'illusion doit être parfaite au point que l'on ignore finalement qui doit être trompé.

Octave Mannoni<sup>18</sup> décrivant le rôle des *Katcina* chez les Hopi et d'autres exemples - le Shaman, l'onomatomanie, la cartomanie - qui relèvent de la même « crise »<sup>19</sup>, ramène à l'affirmation selon laquelle la *Verleugnung* du phallus maternel « dessine le premier modèle de toutes les répudiations de la réalité et constitue l'origine de toutes les croyances qui survivent au démenti de l'expérience »<sup>20</sup>, modèle de toutes les autres répudiations »<sup>21</sup>. « L'enfant, prenant pour la première fois connaissance de l'anatomie féminine, découvre l'absence de pénis dans la réalité - mais il désavoue ou répudie le démenti que lui inflige la réalité afin de conserver sa croyance à l'existence du phallus maternel »<sup>22</sup>. Cette croyance, en réalité, il la conserve, mais aussi il l'abandonne ; il aura à l'égard de celle-ci une attitude *divisée*<sup>23</sup>. On retrouve cette division sous toutes sortes de formes actuelles ; celles qui consistent à dire « il était *une fois* », « on croyait aux masques *autrefois* » ; « autrefois » ou (69) « une fois », ce n'est pas

---

18. O. MANNONI, « Je sais bien, mais quand même », in *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, 1969, p. 9-33.

19. ... « la crise de la croyance au phallus » et sa structure, *ibidem*, p. 15.

20. Souligné par nous.

21. *Ibidem*, p. 13.

22. *Ibidem*, p. 10.

23. Cette division sera élaborée par Freud dans son article de 1938 sous le terme connu de « clivage ».

maintenant alors que c'est bien d'aujourd'hui qu'il s'agit dans le récit ; enfin, « on » n'est personne mais sans doute simultanément chacun au moment même où il est énoncé.

Je citerai pour avancer un pas de plus dans la direction de la cure cette fois, l'exemple donné par O. Mannoni. A partir d'une erreur téléphonique, Mannoni analyse la position d'un sujet face à une telle croyance et les effets de cette position dans la situation analytique, tant chez l'analysant que chez l'analyste. Voici le texte de la narration de O. Mannoni :

*« La personne qui avait reçu une communication pour moi avait déformé le nom du correspondant, et il ressemblait à celui d'un poète noir dont j'attendais la visite amicale. J'étais occupé, et je lui ai fait dire de venir aussi vite que possible, nous aurions le temps de causer en prenant l'apéritif. J'ai prévenu la personne qui devait ouvrir la porte. On sonne, et, tout de même un peu surprise, elle vient me dire : "Ce n'est pas un nègre, c'est un client à Monsieur." On comprend facilement que la situation n'avait rien d'embarrassant, puisqu'il n'y avait pas à hésiter sur ce qu'il fallait faire. Il fallait conduire le patient sur le divan comme d'habitude, et attendre, comme d'habitude quelles seraient ses premières paroles. Tout de même ses premières paroles, je les attendais avec plus d'intérêt que d'habitude – et l'on verra plus loin que c'est là précisément que j'avais tort. »<sup>24</sup>*

La surprise vint de ce que le patient déclara d'un ton satisfait :

*« "Je savais bien que c'était de la blague, l'apéritif. Mais quand même, je suis rudement content." Et puis, presque aussitôt : "Surtout que ma femme, elle, elle y croit". De telles paroles peuvent passer pour ahurissantes. Sur le moment, elles me surprenaient beaucoup, mais malheureusement moi aussi pour d'autres raisons, j'étais bien content. Mes préoccupations, de façon assez naturelle, étaient plutôt d'ordre technique, elles me faisaient enregistrer avec satisfaction le fait que le patient était retombé très exactement dans la situation analytique correcte, comme la formule : "Je sais bien... mais quand même..." (70) suffisait à le garantir. L'extrême facilité avec laquelle tout cela s'était arrangé était, je m'en rendais compte, due à l'état de la relation transférentielle du moment. Je ne me rendais pas compte que l'effet de mon erreur était plus grand sur moi que sur lui... »*

---

24. Ibidem, p. 21.

Mannoni commente alors la même situation intersubjective nucléaire, qui se répète en cascade, avec le même paradoxe dans plusieurs cas : son patient est heureux alors qu'il *n'est pas* invité à prendre l'apéritif ; il est, lui-même, content alors que son patient *n'a rien analysé* du tout, s'installant comme si de rien n'était sur le divan ; tout comme le patient cité par Freud et auquel Mannoni fait référence, était satisfait alors que son beau-frère *n'était pas* mort après avoir mangé des coquillages. L'étonnant est que la satisfaction soit bel et bien présente alors que le désir n'est pas satisfait. Comment est-ce possible qu'une grande satisfaction, dans le double sens d'un contentement et de la réponse à un désir survienne malgré la non-réalisation de ce désir ?

Tout simplement parce qu'*un autre y croit* et concrétise ainsi la croyance, réalisant le désir répudié. Le support de l'autre « réalise » cette croyance sur le mode des processus primaires ; cette croyance porte sur ce qui avait été répudié car interdit ou impossible, soit la réalisation d'un désir inconscient. Il s'agit pour le patient de Mannoni du désir de prendre l'apéritif avec son analyste, réalisé par la croyance de son épouse. Pour Mannoni, le désir que son erreur passe inaperçue est réalisé par le « comme si de rien n'était » du patient, mais surtout de lui-même, aux dépens de l'analyse ; après tout, il a bel et bien invité son patient à prendre l'apéritif. Pour le patient cité par Freud, le désir que son beau-frère meure d'avoir mangé des coquillages est réalisé par les propos de la cartomancienne qui a deviné le désir inconscient.

La croyance s'explique donc en fin de compte par le désir, mais il est, ce désir, réalisé par le support de la croyance de l'autre ; il tisse le matériel conscient sur le mode du déplacement et de la condensation. Par la *Verleugnung*, la croyance se prolonge après répudiation ; elle est, cette *Verleugnung*, la soustraction d'un élément à l'épreuve de la réalité en vue d'éviter le démenti auquel il pourrait prêter. Cet élément se trouve dans les situations décrites, à la fois soustrait à l'épreuve de la réalité et posé comme tel par le support de l'autre. Le patient continuait à croire qu'il était invité et Mannoni de conclure d'une manière avisée : « *Dans le cas d'une erreur ou (71)d'un incident imprévu, c'est du côté de l'analyste qu'il faut veiller aux conséquences* »<sup>25</sup>.

### **A propos du partenaire maternel**

---

25. Ibidem, p. 23.

Pour comprendre le destin inconscient du fétichiste, on ne peut manquer d'évoquer une dimension jusqu'ici pratiquement absente de l'exposé, celle de la relation particulière du futur fétichiste à son premier partenaire, partenaire maternel, Autre projeté comme une ombre chinoise sur l'écran de l'inconscient à partir de la mère réelle. L'autre maternel est ce premier objet par rapport auquel se constitue toute la dialectique du rapport à l'objet pour un sujet. Nous ferons seulement quelques commentaires inspirés par le remarquable travail de Lacan dans son Séminaire sur la relation d'objet<sup>26</sup> et qui prend tout particulièrement en considération l'objet fétiche, à côté de l'objet phobique, en diverses parties du Séminaire. La crise de la croyance dans le phallus maternel<sup>27</sup> se résout par la divinisation de l'objet réel qui constitue, de ce phallus maternel, la projection imaginaire. Lacan développe ainsi successivement *La fonction du voile*. Cette fonction consiste dans l'écran, du vêtement par exemple, sur lequel est projeté un objet imaginaire ; celui-ci servira de satisfaction ou plutôt de compensation en échange de la déception inhérente à ce qui est véritablement aimé dans l'objet mais qui, d'une part, est au-delà de cet objet et d'autre part est caractérisé par le manque ; le voile est dès lors ce sur quoi se projette et s' imagine l'absence. (72)Le fétiche est une telle image projetée ; figuration du manque, il constitue l'indice du point de refoulement, c'est-à-dire le signe que c'est là que commence l'au-delà pour un sujet.

Dans *L'identification au phallus*, Lacan reprend toute la problématique du phallus, monnaie majeure de la relation de la mère et de l'enfant. Dans le cas d'une insuffisante symbolisation de l'instance paternelle, l'enfant s'identifie à la femme dans la relation imaginaire à laquelle il est livré ou au phallus imaginaire qu'elle désire ; ce dernier est représenté dans la littérature d'une manière très évocatrice par un être féminin ambigu qui incarne au-delà de la mère, le phallus qui lui manque. Car, si la mère est, pour l'enfant, toute-puissante, cette toute-puissance est suspendue à un manque dernier qu'il finit par lui reconnaître, celui-là même qui fait son impuissance à lui ; dès lors, le ressort dernier de cette toute-

26. J. LACAN, *Le Séminaire – Livre IV – La relation d'objet* (1956-1957), Paris, Seuil, 1994. Ajoutons que c'est à propos de la question du fétichisme que la distinction des trois registres Imaginaire, Symbolique et Réel, fut mise à l'épreuve dès 1954. On en trouve la trace dans un texte signé par J. Lacan et V. Granoff, « Le fétichisme : le symbolique, l'imaginaire et le réel » paru une première fois en anglais en 1956, et réédité en 1986, chez Denoël dans l'ouvrage intitulé *L'objet en psychanalyse – Le fétiche, le corps, l'enfant, la science*.

27. Cette crise apparaît lorsqu'il n'est plus soutenable par l'enfant « d'être le phallus » pour satisfaire sa mère, car il s'est aperçu que cette mère aussi est désirante elle aussi et marquée par le manque ; dès lors si « le désir de la mère est le phallus pour l'enfant », c'est à présent un désir qui choisit de la différenciation entre la demande et le besoin. C'est ce que nous avons tenté de reprendre dans le texte cité plus haut *Phallus, énigme de la castration et secret de la féminité*.

puissance se trouve reporté au-delà de la mère. En d'autres mots, quelque chose manque à la puissance qui est en même temps le secret de celle-ci, cette chose n'est *rien qu'un manque*. « Cet être féminin ambigu incarne en quelque sorte, au-delà de la mère, le phallus qui lui manque. Il l'incarne d'autant mieux qu'il ne le possède pas lui-même, mais qu'il est plutôt tout entier engagé dans sa représentation, sa *Vorstellung*. »<sup>28</sup>

Dans *Le phallus ou la mère inassouvie*, la dialectique de la présence et de l'absence propre au symbolique est reprise et appliquée au signifiant phallique. L'enfant tente de rejoindre l'imaginaire de sa mère, sur la toute-puissance de laquelle repose son moi. Or, que constate-t-il ? Que sa mère toute-puissante manque fondamentalement de quelque chose et que lui, le garçon, veut se croire mâle mais qu'il ne l'est qu'à moitié. Dès lors, le phallus apparaît comme ce qui n'est jamais vraiment là où il est, mais il n'est non plus jamais tout à fait absent de là où il n'est pas. C'est ainsi que, après avoir exposé la satisfaction du besoin et le passage au désir, Lacan affirme que l'on peut comprendre que l'objet de l'anorexique est précisément *rien*, de même que l'objet du fétichiste est objet trompeur, d'être lui aussi exactement *rien* : un vieil habit usé, un pauvre petit soulier. Le *rien* constitue, au niveau de l'objet, la meilleure résistance d'un sujet à la toute-puissance de la mère, dans la lutte contre une espèce d'anéantissement, faute de la distance symbolique (73) assurée par une fonction paternelle minimale et, en outre, en raison du caractère nécessairement décevant de l'ordre symbolique lui-même du fait de son incomplétude.

Le petit Oedipe, découragé par la carence du père, ne trouve d'issue que dans l'identification à l'idéal maternel. Comme pour le petit Hans, à propos duquel Lacan dit qu'il fut, non pas fille d'une mère, mais fille de deux mères, qui eut pour tout dire une paire de mères, une certaine idée de l'idéal vient au fétichiste, mais en tant qu'il est idéal de la mère, soit un substitut du phallus et c'est avec ce bagage qu'il s'installe dans l'existence. C'est avec la même donne de départ, mère phallique et carence paternelle, que se développe l'aptitude extraordinaire de Léonard de Vinci pour la sublimation, selon d'autres modalités que le fétichisme toutefois. Le cas de Léonard de Vinci illustre bien cependant cette fonction de la sublimation et de la naturalisation de l'autre qui, à défaut de

---

28. Ibidem, p. 170.

présence réelle, n'est autre que « Léonard-en-miroir »<sup>29</sup> lui-même.

### Conclusion

Lacan répète ce que Freud avait dit autrement, lorsqu'il affirme que l'étrangeté du désir s'éclaire au travers les voies perverses de son déploiement. Il y s'agit toujours soit de prêter, soit de donner, soit de compenser, soit de substituer le phallus, c'est-à-dire l'objet à l'origine attribué à la mère toute-puissante pour soutenir la déréliction de l'enfant, et qui doit être retrouvé, tout au moins recherché, même s'il est condamné à manquer. Les modes de ces retrouvailles avec l'objet varient selon le sujet, en fonction du moment où pour lui la structure fut un jour saisie par la scansion historique du point de refoulement, celle par laquelle surgit un au-delà à la Mère de la préhistoire. Le fétichisme constitue de ce point de vue une posture inconsciente originale.

Ainsi, ce travail a atteint son objectif : permettre de comprendre comment quelque chose d'aussi *étrange* qu'une pratique sexuelle fétichiste participe à part entière de la structure que suppose un mode de fonctionnement aussi *familier* que la croyance commune qui inclut dans la vie (74)quotidienne également la répudiation de certains éléments de la réalité, mais le retour de ceux-ci dans le support de la croyance de l'autre. Le présent travail, limité par le temps, reste ouvert à de nombreuses questions qu'il laisse en suspend. Il confirme cependant une impression de départ, celle de l'erreur profonde qui consiste à aplatir le fétichisme à sa seule dimension sexuelle. En contre-point, en outre, ce travail plaide pour l'affirmation d'une spécificité inconsciente de la position fétichiste, qui s'oppose à l'affirmation selon laquelle tout le monde serait fétichiste. Il existe bien sûr des éléments fétichistes, dans l'amour normal, dans les relations d'objet, etc. Il me paraît cependant particulièrement absurde de dire que la moitié de l'humanité, soit toutes les femmes sont fétichistes, comme n'hésite pas à le faire P-L. Assoun. A moins que l'affirmation porte sur une analogie avec la posture fétichiste. Le *dévoilement* d'une fétichisation généralisée confondrait alors celle-ci purement et simplement avec une des propriétés du symbole, ou avec toute forme de métonymie qui aurait quelque rapport avec le phallus, soit finalement toute forme de symbolisation. Il me semble que les propriétés

---

29. Ibidem, pp. 429-432.



de l'objet fétiche, à savoir son caractère petit, banal, insignifiant, voire usagé, contraste massivement avec l'idéalisation phallique moderne du rapport à l'objet, même lorsqu'il s'agit de l'objet-corps de la femme.

Bien sûr, la structure propre à la crise de la croyance dans le phallus maternel se résout dans le fétichisme moderne par la divinisation d'objets qui sont là à la place du « mais quand même... » . *Vision du monde* qui suspend des sujets désubjectivés à des objets matériels dérisoires auxquels seule la valeur marchande, devenue autonome et folle, accrédite l'idéalisation forcée qui en retour devrait permettre d'exister. Simultanément, dans ce moment fétichiste d'une société, si justement anticipée par Marx, les montages de la parole se trouvent déniés et avec eux le champ propre de l'analyse, et au-delà peut-être les fondements humains de l'humanité. Le fétichisme du pervers moderne, comme le fétichisme primitif, est une défense ; c'est des difficultés de l'intersubjectivité où se joue son identité d'être sexué que se protège le fétichiste. L'objet idéal est la version sociale du fétiche et il trouve ses racines dans les objets les plus exécrés, ce qui rend possible une analyse plus réaliste de la répression idéalisante. La psychanalyse peut dans ce contexte et comme l'a indiqué le détour de l'introduction servir d'amulette spirituelle, confortant ainsi à l'objet fétiche un bel avenir comme illusion.